

## **Un débat sur l'Inconscient avant Freud**

**© L'Harmattan, 2008**  
**5-7, rue de l'École polytechnique ; 75005 Paris**

<http://www.librairieharmattan.com>  
[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)  
[harmattan1@wanadoo.fr](mailto:harmattan1@wanadoo.fr)

ISBN : 978-2-296-05649-7  
EAN : 9782296056497

**Serge NICOLAS & Laurent FEDI**

# **Un débat sur l'Inconscient avant Freud**

**La réception de Eduard von Hartmann  
chez les psychologues et philosophes français**

## **Collection Encyclopédie Psychologique**

*dirigée par Serge Nicolas*

La psychologie est aujourd'hui la science fondamentale de l'homme moral. Son histoire a réellement commencé à être écrite au cours du XIX<sup>e</sup> siècle par des pionniers dont les œuvres sont encore souvent citées mais bien trop rarement lues et étudiées. L'objectif de cette encyclopédie est de rendre accessible au plus grand nombre ces écrits d'un autre siècle qui ont contribué à l'autonomie de la psychologie en tant que discipline scientifique. Cette collection, rassemblant les textes majeurs des plus grands psychologues, est orientée vers la réédition des ouvrages classiques de psychologie qu'il est difficile de se procurer aujourd'hui.

### **Dernières parutions**

- John Stuart MILL, La psychologie et les sciences morales (1843), 2006.  
A. BINET, Introduction à la psychologie expérimentale (1894), 2006.  
Dugald STEWART, Esquisses de philosophie morale (1793), 2006.  
Joseph DELBOEUF, Etude critique de la psychophysique (1883), 2006.  
Th. FLOURNOY, Etude sur un cas de somnambulisme (1900), 2006.  
A. GARNIER, Précis d'un cours de psychologie (1831), 2006.  
A. GARNIER, La psychologie et la phrénologie comparées (1839), 2006.  
A. JACQUES, Psychologie (1846), 2006.  
G. J. ROMANES, L'évolution mentale chez l'homme (1888), 2006.  
F. J. GALL, & G. SPURZHEIM, Des dispositions innées (1811), 2006.  
Th. RIBOT, L'évolution des idées générales (1897), 2006.  
Ch. BONNET, Essai analytique sur les facultés de l'âme (1760), 2006.  
Bernard PEREZ, L'enfant de trois à sept ans (1886), 2007.  
Hippolyte BERNHEIM, L'hypnotisme et la suggestion (1897), 2007.  
Pierre JANET, La pensée intérieure et ses troubles (1826), 2007.  
Pierre LEROUX, Réfutation de l'éclectisme (1839), 2007.  
Adolphe GARNIER, Critique de la philosophie de Th. Reid (1840), 2007.  
Adolphe GARNIER, Traité des facultés de l'âme (1852) (3 vol.), 2007.  
Pierre JANET, les médications psychologiques (1919) (3 vol.), 2007.  
J.-Ph. DAMIRON, Essai sur l'histoire de la philosophie (1828), 2007.  
Henry BEAUNIS, Le somnambulisme provoqué (1886), 2007.  
Joseph TISSOT, Théodore Jouffroy, fondateur de la psychologie, 2007.  
Pierre JANET, Névroses et idées fixes (vol. I, 1898), 2007.  
RAYMOND, & P. JANET, Névroses et idées fixes (vol. II, 1898), 2007.  
D. STEWART, Philosophie des facultés actives et morales (2 vol.), 2007.  
Th. RIBOT, Essai sur les passions (1907), 2007.  
Th. RIBOT, Problèmes de psychologie affective (1910), 2007.  
Th. RIBOT, Psychologie de l'attention (1889), 2007.  
P. JANET, L'état mental des hystériques (3 vol., 1893, 1894, 1911), 2007

## PRÉFACE

Nous avons voulu montrer dans cet ouvrage que la philosophie et la psychologie de l'inconscient avait été traitée abondamment dans la littérature française et allemande avant même que Freud et la psychanalyse ne s'emparent de cette notion.

C'est à l'occasion de la parution de la traduction française (1877) de l'ouvrage<sup>1</sup> sur l'inconscient du philosophe et métaphysicien allemand Eduard von Hartmann (1842-1906) que de nombreux savants français appartenant à diverses écoles philosophiques, au cours des années 1870-1880, vont publier des écrits critiques à propos de cette notion. Pour Hartmann, l'inconscient n'est pas une forme inférieure de la conscience, c'est un principe métaphysique qui, partout présent dans l'univers, y suscite la vie et la pensée, qui domine le temps et l'espace, dont la sagesse est absolue comme la clairvoyance infaillible, - et cela quoiqu'il n'ait point de conscience. La *Philosophie de l'inconscient* est un livre qui a fait beaucoup de bruit en Allemagne et en France. L'auteur méritait sa réputation par l'étendue des connaissances, l'intérêt de l'exposition et l'originalité des vues.

Laurent Fedi débute l'ouvrage en comparant la réception française de la « philosophie de l'inconscient » de Hartmann à celle de la « psychoanalyse » de Freud. Non que la démarche soit la même, mais il prend le risque de soutenir que la pensée française (rapportée à son identité interne et à sa relation à des événements de référence) disposait d'un horizon explicatif assez construit et autonome pour faire barrage aux théories d'importation. Psychologues et philosophes ont creusé leur

---

<sup>1</sup> Hartmann, E. (von) (1869). *Philosophie des Unbewussten*. Berlin : Karl Duncker. - Hartmann, E. (von) (1877). *Philosophie de l'inconscient* (2 vol.). Paris : G. Baillière. Cet ouvrage est en cours de réédition chez L'Harmattan à Paris dans la même collection.

sillon, élaborant pour les « faits inconscients » des modèles qui se voulaient suffisamment « économiques » pour éviter l'hypothèse soit d'un principe métaphysique secret (Hartmann), soit d'un appareil psychique inconscient (Freud). Il insiste sur l'effort commun des auteurs français pour se tenir aussi près que possible de l'objet empirique et se dispenser des notions encombrantes. Bien qu'un contentieux franco-allemand existait depuis 1870, des raisons plus profondes ont rendu le « réalisme de l'inconscient » indésirable : le défi à relever était en somme d'expliquer les faits inconscients sans recourir à d'autres instances qu'à celles de la conscience. Cet aspect sera parfaitement bien illustré en 1889 dans la thèse<sup>2</sup> du psychologue français Pierre Janet (1859-1947).

Dans une seconde partie, ont été rassemblés toute une série d'écrits importants publiés en France sur l'inconscient entre 1872 et 1884<sup>3</sup>. C'est le philosophe Léon Dumont<sup>4</sup> (1837-1877) qui va d'abord faire connaître, dès 1872, l'ouvrage allemand de Hartmann en publiant un article dans la *Revue Scientifique*. Il sera suivi dès 1874 par le philosophe néocriticiste Charles Renouvier<sup>5</sup> (1815-1903) et le positiviste E. Lesigne<sup>6</sup>

---

<sup>2</sup> Janet, P. (2005). *L'automatisme psychologique. Essai de psychologie expérimentale sur les formes inférieures de l'activité humaine* (1889). Paris : L'Harmattan.

<sup>3</sup> À cette époque de nombreux autres articles sur l'inconscient ont paru, on peut consulter entre autres : Réville, A. (1874). Un nouveau système de philosophie allemande. *Revue des Deux Mondes*, 5, n.s., 511-551. – Janet, P. (1877). La métaphysique en Europe depuis Hegel. *Revue des Deux Mondes*, 22, n.s., 614-635. – Bertrand, A. (1883). La première théorie française de l'inconscient. *Revue Internationale de l'Enseignement*, 16, 209-231. – Fouillée, A. (1893). *Psychologie des idées-forces*. Paris : Alcan.

<sup>4</sup> Léon Dumont (1837-1877) fut introduit à la philosophie par un modeste professeur du lycée de Valenciennes adepte non pas de l'école spiritualiste de son temps mais plutôt des grands philosophes écossais (Reid et Stewart). Mais c'est en s'initiant au mouvement intellectuel allemand qu'il donna une nouvelle direction à ses idées et entra de plain-pied dans une sphère toute nouvelle, celle de la philosophie évolutionniste, aidé en cela par son professeur d'allemand, Alexandre Büchner, frère du fameux philosophe matérialiste de Darmstadt. C'est après la guerre de 1870, qu'il commence à écrire dans la *Revue scientifique* dont la direction le charge d'analyser les grands ouvrages philosophiques publiés en Allemagne et en Angleterre. C'est ainsi qu'il fit le premier connaître en France la *Philosophie de l'inconscient* de Hartmann et même celle de son maître Schopenhauer qui était encore presque ignorée. Ses articles sur l'histoire naturelle de la création, de Haeckel, furent réunis en un volume intitulé la *Théorie de l'évolution en Allemagne* (1873). C'est là également que parurent ses diverses études sur le plaisir et la douleur avant de servir de base à son livre sur la *Théorie scientifique de la sensibilité* (1875). C'était la première pierre d'une grande synthèse philosophique que la mort l'a empêché d'élever. Cf. Delboeuf, J. (1877). Léon Dumont et son œuvre philosophique. *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, 3, 609-626.

<sup>5</sup> Charles Renouvier (1815-1903) fut élève à l'École polytechnique. Devenu rentier, il mènera une vie de penseur solitaire, à l'écart des milieux académiques et universitaires, ce qui lui permettra de critiquer, en toute liberté, ses contemporains. Ayant reçu une mention pour son mémoire sur le cartésianisme au concours de l'Académie des sciences morales et

(1877). Lorsque la traduction française du livre de Hartmann paraît à cette époque, les plus importants philosophes spiritualistes universitaires<sup>7</sup> de l'époque parlent de l'ouvrage tels, Adolphe Franck<sup>8</sup> (1809-1893) à l'*Académie des sciences morales et politiques*, mais aussi Elme Caro<sup>9</sup>

---

politiques, il s'en sert pour la rédaction de son premier livre : le *Manuel de philosophie moderne* (1842). Il rédige ensuite un *Manuel de philosophie ancienne* (1844) et collabore à l'*Encyclopédie nouvelle* de Pierre Leroux et Jean Reynaud. La découverte des contradictions de l'infini actuel, autour de 1851, amène le véritable système, le « néo-criticisme », doctrine conjuguant le phénoménisme, le finitisme et l'apriorisme. Dans la première édition de ses *Essais de critique générale* (1854-1864), il définit d'emblée la philosophie comme « critique générale des connaissances » et entreprend de situer le problème dans le sillage du Kantisme. C'est en 1872 qu'il fait éditer une revue « *La Critique Philosophique* » (1872-1889) où il définit le criticisme en opposition au scepticisme en ce sens qu'il a pour tâche de renouveler la philosophie, la morale et la politique. À travers la fiction de l'*Uchronie* (1876), Renouvier esquisse l'idéal politique d'une fédération d'états dont l'initiative reviendrait à de libres associations de citoyens travaillant à rendre les masses autonomes. Autour de 1885, il tend à infléchir le néo-criticisme vers un « personnalisme » qui a contribué à l'élaboration du pragmatisme de l'américain William James. Cf. Fedi, L. (1998). *Le problème de la connaissance dans la philosophie de Charles Renouvier*. Paris : L'Harmattan (coll. *La philosophie en commun*).

<sup>6</sup> Penseur positiviste, ami de Littré, sur lequel les sources documentaires sont malheureusement muettes.

<sup>7</sup> Le plus important d'entre eux était Paul Janet (1823-1899), oncle du psychologue Pierre Janet (1859-1947) qui a écrit un article à ce sujet : Janet, P. (1877). La métaphysique en Europe depuis Hegel : La philosophie de la volonté et la philosophie de l'inconscient. *Revue des Deux Mondes*, 22, n.s., 614-635.

<sup>8</sup> Adolphe Franck (1809-1893) est un philosophe spiritualiste qui restera fidèle à la philosophie éclectique de son maître Victor Cousin. En 1832, il est reçu premier au concours d'agrégation de philosophie et obtient la même année son doctorat ès lettres. Professeur de philosophie dans divers lycées (Douai, Nancy, Versailles, Paris), il inaugure en 1840 à la Sorbonne un cours libre de philosophie sociale. Il publie en 1844 son ouvrage sur la *Kabbale* qui lui vaut d'être élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques. La même année, il commence à faire paraître le fameux *Dictionnaire des sciences philosophiques*. De 1849 à 1852, il est suppléant de Jules Barthélemy-Saint-Hilaire à la chaire de philosophie grecque et latine au Collège de France puis devient conservateur adjoint à la Bibliothèque impériale (1852-1854). En 1856, il devient titulaire de la chaire de *Droit naturel et droit des gens* qu'il occupe jusqu'en 1887. Durant toutes ces années, il traitera, au point de vue philosophique, diverses questions de droit (pénal, civil, naturel, ecclésiastique...). Le succès qu'il a obtenu à ce poste était incontestable et ses publications innombrables. Cette chaire sera transformée à son départ à la retraite en une chaire de *Psychologie expérimentale et comparée* (1888) qui sera occupée par le fondateur de la psychologie scientifique française : Théodule Ribot (1839-1916). Franck se sera opposé jusqu'au bout à l'élection de Ribot dans le but de soutenir la candidature de son dauphin Henri Joly (1839-1925) qui défendait l'approche spiritualiste en philosophie. Il reste que Franck fut une figure importante de la philosophie à cette époque.

<sup>9</sup> Elme Caro (1826-1887) fut élève à l'École Normale Supérieure (1845) et agrégé de philosophie (1848). Professeur dans de nombreux lycées (Alger, Angers, Rennes, Rouen), il obtient en 1852 son doctorat ès lettres avec une thèse sur la vie et la doctrine de Saint-Martin. En 1854, il est chargé du cours de philosophie à la Faculté des lettres de Paris puis maître de conférences à l'École Normale Supérieure (1857) avant de devenir inspecteur de l'académie de Paris (1861). C'est en 1864 qu'il est officiellement nommé professeur de

(1826-1887) dans son ouvrage sur le pessimisme. En 1880, la première thèse française portant sur l'inconscient est soutenue à la Sorbonne par Edmond Colsenet<sup>10</sup> (1847-1925), avant que d'autres philosophes spiritualistes, comme Alfred Fouillée<sup>11</sup> (1838-1912) qui publiera en 1883 une série d'articles dans la *Revue des deux Mondes* sur la conscience et l'inconscient, et Elie Rabier<sup>12</sup> (1846-1932) que l'on crédite habituellement du plus fameux manuel de philosophie (1884) de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, entreprennent de magnifiques synthèses sur la question à une époque où Freud ne s'intéresse pas encore à ce concept.

Dans la dernière partie, Serge Nicolas souligne que c'est surtout en Allemagne que la philosophie de l'inconscient de Hartmann a d'abord trouvé des critiques. Historiquement, c'est d'Allemagne que sont venues les premières véritables réflexions sur l'inconscient. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la philosophie de Johann Friedrich Herbart (1776-1841) a servi de point de départ à la psychologie scientifique naissante. Herbart, allant plus loin que Leibniz et Kant, fit descendre les représentations mentales

---

philosophie à la Sorbonne. Philosophe spiritualiste apprécié de ses contemporains, ardent défenseur de la morale traditionnelle et pourfendeur de toutes les nouveautés philosophiques du XIX<sup>e</sup> siècle, on lui doit à partir de cette date de nombreux ouvrages sur des thèmes très variés.

<sup>10</sup> Edmond Colsenet (1847-1925) fut élève à l'École Normale Supérieure (1868) et agrégé de philosophie (1872) avant d'être nommé professeur de philosophie au lycée de Lille. Influencé par la philosophie de son maître Elme Caro, il soutiendra à la Sorbonne la première thèse française sur l'inconscient psychologique en 1880. Il sera par la suite (1886) nommé professeur de philosophie à la faculté des lettres de Besançon où il terminera sa carrière après la première guerre mondiale comme Doyen de cette université. La thèse de Colsenet vient d'être rééditée en *fac-similé* dans la même collection : Colsenet, E. (2007). *Études sur la vie inconsciente de l'esprit* (1880). Paris : L'Harmattan.

<sup>11</sup> Alfred Fouillée (1838-1912) fut maître de conférences à l'École Normale Supérieure (ENS) entre 1872 et 1879 et membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Il quitta l'enseignement en 1879 et se consacra à la publication de nombreux articles et ouvrages sur des thèmes très divers. Il fera éditer sa « Psychologie des idées-forces » (1893) qui contient un chapitre sur la conscience et l'inconscient fort intéressant. Voir *Corpus*, n° 53, « Alfred Fouillée au carrefour de la philosophie et de la sociologie », Paris X, 2007.

<sup>12</sup> Elie Rabier (1846-1932) entre à l'École Normale Supérieure (ENS) en 1866 et devient agrégé de philosophie en 1869. Il fut professeur de philosophie aux lycées de Montauban, de Tours, avant d'intégrer le lycée Charlemagne à Paris. En 1877, il s'occupe de l'édition scientifique du *Discours de la méthode* (Descartes). Maître de conférences suppléant à l'ENS (1880-1881), il conserve son poste au lycée Charlemagne. Ses *Leçons de philosophie* (2 vol.), dont la première édition date de 1884, seront couronnées par l'Académie des Sciences morales et politiques et régulièrement rééditées jusqu'en 1912. Il devient inspecteur d'académie à Paris en 1888 puis directeur de l'Enseignement secondaire entre 1889 et 1907. Il sera par la suite nommé conseiller d'État ordinaire. Protestant, attaché à ses convictions spiritualistes, républicain modéré, il accompagna les réformes de l'enseignement des années 1880 et 1902. Il passa auprès de ses contemporains pour un administrateur compétent, défenseur de l'agrégation et des études classiques.

"au-dessous du seuil de la conscience". Il proposera une statique et une mécanique de l'esprit qui aura une influence considérable sur toute une génération ultérieure de psychologues expérimentalistes allemands (Fechner, Wundt, Helmholtz, Ebbinghaus, Lipps...) qui souligneront dans leurs écrits l'importance des représentations inconscientes. Lorsque l'œuvre de Hartmann paraît en Allemagne, elle est mal accueillie par les psychologues et les scientifiques de la nouvelle génération qui ne voient en elle qu'un écrit de métaphysique sans valeur aucune. Serge Nicolas souligne un fait peu connu : Hermann Ebbinghaus (1850-1909), qui deviendra plus tard un psychologue de renom, soutint devant sa Faculté une thèse (1873), la première du genre, contre la philosophie de l'inconscient de Hartmann. Il développera ultérieurement une œuvre expérimentale où la notion d'inconscient tiendra une grande place. De son côté, Theodor Lipps (1851-1914) a été éduqué par l'enseignement et les écrits des grands psychologues de son époque, et fit éditer en 1883 un ouvrage important, véritable œuvre fondatrice, qui mettait en avant la notion déjà populaire d'inconscient. C'est au cours de la séance de clôture du troisième Congrès international de psychologie, tenu à Munich entre le 4 et le 7 août 1896, que Lipps donne une importante conférence<sup>13</sup> sur « *Le concept d'inconscient en psychologie* ». Serge Nicolas présente les écrits de Lipps en soulignant toute leur valeur. Freud n'avait pas assisté à la conférence donnée par Lipps à Munich qui avait donné à l'inconscient une place de choix dans la vie psychique ordinaire. Dans son plus fameux ouvrage *Die Traumdeutung* (1900)<sup>14</sup>, il tient à se démarquer en soulignant que son inconscient n'est pas celui de Lipps.

En annexe, Claude Mouchet et Laurent Fedi nous donnent une traduction inédite en langue française de la Conférence de Lipps (1896), contribuant ainsi, avec la lecture des autres chapitres, à une meilleure connaissance de l'histoire de l'inconscient avant Freud.

## Serge NICOLAS & Laurent FEDI

---

<sup>13</sup> Lipps, Th. (1897). Der Begriff des Unbewussten in der Psychologie. In *Dritter Internationales Kongress für Psychologie in München vom 4 bis 7 August 1896*. München : J. F. Lehmann.

<sup>14</sup> Freud, S. (1900). *Die Traumdeutung*. Leipzig und Wien : Franz Deuticke. (Nouvelle traduction française en 2003 in Volume IV des *Œuvres complètes* sous le titre *L'interprétation du rêve*. Paris : PUF).



# **Le clair-obscur : La philosophie française et l'inconscient**

**Laurent FEDI**

Ce qui a embarrassé jusqu'au bout les philosophes, au sujet de « l'inconscient », c'est d'abord une question de mots. Si la conscience est le fait de pouvoir dire « je », de remarquer qu'on sent, qu'on agit, qu'on est cause de quelque effet, on est bien forcé de renoncer à qualifier de conscients les actes automatiques, les gestes de distraction et bien sûr les rêves. Une telle absence de conscience préjuge-t-elle du caractère exclusivement organique de ces phénomènes ? C'est là franchir un pas vers des désaccords théoriques, qui, de proche en proche, nous conduisent à la fameuse opposition de l'organogenèse et de la psychogenèse. Avant de laisser ces clivages s'opérer, on admet comme une évidence que ces phénomènes appartiennent à la vie psychologique. Le distrait qui a laissé échapper la question que lui adresse un convive et qui se reprend quelques instants après, manifeste quelque chose d'une vie psychique nuancée, faite de présence et d'absence, de moments d'oubli et de tout ce qui intéressera la psychanalyse : les actes manqués, les lapsus, les associations... Il faut donc renoncer à identifier psychisme et conscience et cesser de s'étonner qu'on puisse quelquefois ne pas être conscient de ce qui se passe « dans la conscience ». Ou bien, si l'on persiste à identifier les termes, on se place à un autre niveau d'analyse, puisque l'on s'oblige alors implicitement à reléguer les faits inconscients ailleurs, dans le règne organique.

Voilà qui intéresse autant la philosophie par les choix ontologiques qu'elle occasionne le second degré de l'analyse. Car on peut être

matérialiste ou spiritualiste : si l'esprit n'est qu'un effet de l'organisation de la matière, l'inconscient sera l'effet « sourd » des mouvements ou vibrations matériels ; si la matière est de l'esprit dilué, l'inconscient deviendra un degré de détente de la conscience, une « moindre conscience »<sup>15</sup>, le long d'un axe continu qui descend du volontaire à l'automatique, de la liberté à la nécessité. Les faits inconscients apparaissent comme la contre-épreuve de l'affirmation de la liberté, ou sa remise en question. L'homme est-il ou non maître en sa demeure ? L'autonomie du sujet doté de libre-arbitre et de raison s'effondre en même temps que les certitudes de la conscience claire et distincte qui contrôle ses performances discursives et logiques. Le thème n'est pas vraiment nouveau. Copernic et Darwin, et entre-temps l'homme machine de La Mettrie et autres mutants philosophiques, avaient passablement ébranlé l'édifice. Avec l'émergence de la science des faits sociaux, s'ajoute une réflexion sur les déterminations collectives. L'individu suggestible devient influençable par le tout collectif, lui-même commandé peut-être, par une conscience collective voire un inconscient collectif... Les psychologies sociales s'affrontent : la conscience collective n'est-elle qu'une apparence surgie des communications entre représentations individuelles, ou bien la société secrète-t-elle un pouvoir *sui generis* contraignant qui influence les consciences individuelles ?

Mais « l'inconscient » émerge aussi profondeurs métaphysiques de la Nature ou de l'Esprit. Entité inquiétante, anonyme et envahissante, l'Inconscient préoccupe parce qu'il semble absorber substantiellement la personne qui n'est plus alors qu'une hypostase, éphémère manifestation ou apparence issue d'un fonds primordial auquel elle retourne s'engouffrer. Soit dit en passant, ne reste-t-il pas quelque chose de cette métaphysique dans l'idée freudienne que le « Moi » n'est qu'une différenciation du « ça » dont il a pour cette raison du mal à se débarrasser ? Comme le note Yvon Brès, c'est Eduard von Hartmann qui le premier « a cru pouvoir mettre sous le signe de l'inconscient toute une philosophie », si bien que ceux qui de nos jours élargissent la psychanalyse à une vision du monde sont « sans le savoir, beaucoup plus hartmanniens que freudiens »<sup>16</sup>. Cette philosophie, juxtaposée à celle de Schopenhauer, symbolise pour les penseurs français des années 1870 le comble du pessimisme allié au panthéisme, au brahmanisme et au

---

<sup>15</sup> Alexis Bertrand, *Lexique de philosophie* [1892], Paris, P. Delaplane, 2<sup>e</sup> éd. [sd], p. 114.

<sup>16</sup> Yvon Brès, *L'inconscient*, Paris, Ellipses, 2002, p. 61.

bouddhisme. Hartmann effarouche avec sa « théorie de la conscience universelle » (Alexis Bertrand, *sic*)<sup>17</sup> qui porte un coup au libre-arbitre et à « la personne ». La personne : cette problématique récurrente pour les philosophes et les psychologues se poursuit en plein XX<sup>e</sup> siècle jusque dans l'adhésion ou l'opposition à Lacan<sup>18</sup>. Avant cela, l'Inconscient métaphysique avait réveillé les forces mystérieuses qui hantaient ces faits étranges qui fascinèrent le siècle : phénomènes occultes, tables tournantes, baguette divinatoire, hypnose<sup>19</sup>. Une archéologie de ces savoirs et de ces peurs se devrait de remonter au « magnétisme animal », qui précéda la psychologie scientifique comme l'alchimie accoucha de la chimie.

On pourrait comparer la réception française de la « philosophie de l'inconscient » de Hartmann à celle de la « psychoanalyse ». Non que la démarche soit la même, mais on prendra le risque de soutenir que la pensée française (rapportée à son identité interne et à sa relation à des événements de référence) disposait d'un horizon explicatif assez construit et autonome pour faire barrage aux théories d'importation. Psychologues et philosophes ont creusé leur sillon, élaborant pour les « faits inconscients »<sup>20</sup> des modèles qui se voulaient suffisamment « économiques » pour éviter l'hypothèse soit d'un principe métaphysique secret (Hartmann), soit d'un appareil psychique inconscient (Freud). On insistera sur l'effort commun des auteurs français pour se tenir aussi près que possible de l'objet empirique et se dispenser des notions

---

<sup>17</sup> Alexis Bertrand, *Lexique de philosophie*, p. 114. Il faut préciser que cette expression fait contresens.

<sup>18</sup> On se rappelle que Lacan a reproché à Lagache d'avoir trop concédé à l'autonomie du Moi. Pour Lacan en effet, l'identification est l'assomption jubilatoire de l'image que renvoie le miroir : en résumé, c'est l'image spéculaire qui me fait être quelqu'un. Dans un climat de pensée naturellement très différent, quelque chose de la querelle de l'Inconscient de Hartmann se rejoue ici, avec, en lieu et place de la « conscience universelle », l'inconscient structural langagier (qu'on a parfois interprété comme le Verbe, hypostase néo-platonicienne). La psychanalyse freudienne s'est elle-même divisée sur la question de l'émancipation du Moi (voir Heinz Hartman, E. Kris, R.M. Lowenstein, Paul Federn, pour ne citer que quelques-uns des représentants de ce sous-courant).

<sup>19</sup> Jules Héricourt fait remonter la découverte de l'activité inconsciente de l'esprit aux expériences d'Eugène Chevreul sur la baguette divinatoire.

<sup>20</sup> Parler de « faits inconscients » est évidemment plus neutre que d'utiliser un substantif. Les analyses de Yvon Brès (ouvrage déjà cité) concernant les usages de « inconscient », « préconscient », « subconscient », demanderaient à être complétées par la distinction qui existe en allemand entre « *bewusstlos* » (notion négative) et « *unbewusst* » (« inconscient » existant en soi), dont il faudrait suivre minutieusement les variations de Schelling à Hartmann.

encombrantes, entités ou hypostases, en bons disciples d'Ockham<sup>21</sup>, de Bacon, des Encyclopédistes et de Claude Bernard. Le contentieux franco-allemand de 1870 a certes pesé lourd dans le dialogue interculturel, d'où l'ironie qui accompagne quelquefois les « découvertes » faites outre-Rhin ; mais des raisons plus profondes rendaient le « réalisme de l'inconscient » indésirable, qui équivalaient en somme à relever le défi d'expliquer les faits inconscients sans recourir à d'autres instances qu'à celles de la conscience, comme on rend compte de l'inertie par le mouvement ou de l'ombre par la lumière, quitte à jouer sur l'inversion heuristiquement féconde des rapports, dans la veine originale du clair-obscur.

### **Le statut des faits inconscients**

#### *Descartes ou Leibniz*

On cite souvent au point de départ l'affirmation de Leibniz selon laquelle il existe des perceptions infra-conscientes. Ainsi, par exemple le tumulte de la mer est-il issu de l'assemblage des innombrables petits bruits de vagues<sup>22</sup>. Une perception doit donc envelopper, dans le détail de ce qui la constitue, du confus. Chaque substance, tout en étant indépendante des autres, reflète, du point de vue qui est le sien, la totalité du monde. Les perceptions s'étendent donc à l'infini mais l'âme exprime les choses avec une acuité inégale parce qu'elle traduit le spectacle du monde à partir d'un point de vue déterminé. On comprend ainsi, d'une part, qu'il puisse exister sous le seuil de la conscience des petites perceptions dont on ne s'aperçoit pas et qui préparent en sous-main la perception consciente, et, d'autre part, que notre âme exprime avec une clarté privilégiée ce qui a rapport au corps qui lui est « affecté », puisque le point de vue particulier d'où rayonne sa zone de lumière correspond précisément à celui de notre corps. Leibniz critique de cette façon les cartésiens qui ont compté pour rien « les perceptions dont on ne s'aperçoit pas »<sup>23</sup>. L'harmonie préétablie d'une part – système d'après lequel les déterminations corporelles et celles de l'âme sont parallèles et

---

<sup>21</sup> On attribue à Guillaume d'Ockham (env. 1290-1347) la règle suivante, dite « rasoir d'Occam » : *entia non sunt multiplicanda praeter necessitatem*.

<sup>22</sup> Leibniz, *Discours de métaphysique*, § 33, et *Nouveaux Essais*, Livre II, ch.I, § 15.

<sup>23</sup> Leibniz, *Monadologie*, § 14.

coordonnées une fois pour toutes – et le calcul différentiel d'autre part – qui permet de penser la perception comme l'intégration de  $dx$  psychiques non conscients – constituent un système permettant d'éviter l'hypothèse cartésienne d'une « influence » entre le corps et l'âme et l'hypothèse encore plus coûteuse des causes occasionnelles. Selon le principe du continu qui énonce que « rien ne saurait naître d'un coup », les perceptions confuses appartiennent à l'ordre du psychisme, car « une perception ne saurait venir naturellement que d'une autre perception, comme un mouvement ne peut venir naturellement que d'un mouvement »<sup>24</sup>. Qu'il y ait là une possibilité d'interprétation en direction d'une psychologie gradualiste, on ne saurait en douter, quand bien même la perspective leibnizienne ne serait pas essentiellement – loin s'en faut – d'ordre psychologique.

L'hypothèse de Leibniz s'oppose au dualisme de Descartes qui sépare la pensée et la machine, le mouvement causal inconscient et la perception consciente. Alain s'exprime en cartésien dans cette citation antifreudienne bien connue : « Il ne faut point se dire qu'en rêvant on se met à penser. Il faut savoir que la pensée est volontaire ; tel est le principe des remords : "Tu l'as bien voulu !" On dissoudrait ces fantômes en se disant simplement que tout ce qui n'est point pensée est mécanisme, ou encore mieux, que ce qui n'est point pensée est corps, c'est-à-dire chose soumise à ma volonté, chose dont je répons. [...] L'inconscient est une méprise sur le Moi, c'est une idolâtrie du corps »<sup>25</sup>. Si Alain, qui raisonne ici en pur moraliste, laisse ouvert l'accès au langage de la sexualité, au caractère, à l'humeur (car pour lui, comme pour Nietzsche, il y a tout cela dans la physiologie), on retiendra ce renvoi au corps, qui a des antécédents dans une longue tradition où s'illustrent Malebranche, Reid et Royer-Collard - qui contestent la possibilité d'une sensation non consciente – et les savants promoteurs de « l'inconscient cérébral »<sup>26</sup>.

Souvent cité comme un précurseur « français » de l'inconscient en psychologie, Maine de Biran fut l'un de ceux qui ébranlèrent cette tradition dont les conséquences antispiritualistes ne devaient pas échapper à ses successeurs de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du tournant de 1900. Biran montre qu'en face de l'effort moteur volontaire, par lequel l'homme

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, § 23.

<sup>25</sup> Alain, *Éléments de philosophie*, Gallimard, 1941, p. 147. Voir aussi son « Eloge de Descartes » (p. 120-122) et la Note (p. 122-123), où Alain souligne l'éthique sous-jacente au dualisme.

<sup>26</sup> Voir Marcel Gauchet, *L'inconscient cérébral*, Paris, Seuil, 1992.

s'affirme un authentique sujet, il existe des affections passives qui, bien qu'elles proviennent des organes internes et ne soient pas aperçues par la conscience, ont un effet psychologique parce qu'elles influencent le sentiment général de notre existence et nous rendent heureux ou malheureux sans que nous connaissions la cause intérieure qui nous fait souffrir ou jouir. Les organismes sans système nerveux ni cerveau (les mollusques) ont des sensations sans conscience, et cet état est encore celui d'un individu qui perd conscience de sa subjectivité et continue à éprouver des sensations sans les rapporter au moi par « la pensée ». Contre l'opinion des cartésiens, Maine de Biran soutient donc que parfois le sujet sent, mais ne sent pas qu'il sent<sup>27</sup>. Ces phénomènes de sensibilité intérieure, le moi les trouve donnés, comme si la conscience se superposait à un inconscient préalable. À lire Biran, on peut s'étonner tantôt de la proximité, tantôt de la distance à Leibniz, selon que l'on s'arrête sur la nature psychique de la sensation inconsciente prise dans l'intrication du vital et du psychologique, ou sur le fait qu'une sensation inconsciente n'appartient pas au moi. Biran articule une différence de degré (entre les états psychiques) et une différence de nature (entre le moi actif et tout le reste), mais c'est presque toujours en s'examinant en train de vivre, dans une exploration du corps propre, qu'il traque cette limite fuyante qui nous arrache, comme dit Jean Wahl, à « une sorte d'aliénation mentale spontanée »<sup>28</sup>.

### *Le subconscient*

Pierre Janet, qui se réfère à Maine de Biran comme à l'un des précurseurs de la psychologie scientifique, prend congé de l'explication physiologique<sup>29</sup> et de l'épiphénoménisme, représenté dans les années 1880 par Maudsley (pour qui la conscience intercalée entre l'action venue du dehors et la réaction venue du dedans est « un luxe ») et Despine (d'après qui tout acte psychique a pour antécédent un mouvement

---

<sup>27</sup> Tel fut l'enjeu de la conversation de Biran avec Royer-Collard lors de la promenade au Luxembourg du 24 mai 1813. Voir aussi le *Mémoire sur les perceptions obscures*, texte resté longtemps inédit et souvent cité dans les années 1880 (A. Colin, 1920).

<sup>28</sup> Jean Wahl, *Tableau de la philosophie française*, Gallimard, 1962, p. 77.

<sup>29</sup> Edmond Colsenet l'avait précédé dans cette démarche d'analyse psychologique pure. Voir sa thèse : *Etudes sur la vie inconsciente de l'esprit*, Paris, G. Baillière, 1880, p. 245 : « Nous croyons que toute émotion a pour condition un changement dans l'état des nerfs, mais nous ne pouvons comprendre une émotion qui se ramènerait à cet état physiologique, et ne s'en distinguerait pas par nature ».

cérébral correspondant et l'organisme peut accomplir des actes intelligents sans le secours du moi). Contre la thèse de la conscience épiphénomène, Janet invoque deux objections majeures : 1° une intelligence non psychique (seulement cérébrale) est inconcevable ; 2° le déterminisme cérébral contredit le principe de causalité dès lors qu'on attribue à une cause identique les phénomènes conscients et les phénomènes d'inconscience. La conviction de Janet, « idéaliste » si l'on veut, que la conscience ne cesse qu'avec la vie<sup>30</sup>, s'étaye sur des faits pathologiques, des phénomènes de catalepsie<sup>31</sup> ou d'hystérie anesthésique<sup>32</sup>, qui conduisent le psychologue à formuler l'hypothèse de niveaux de conscience, testée expérimentalement grâce à l'écriture automatique<sup>33</sup>. Cette hypothèse sert à expliquer les suggestions post-hypnotiques, faits très discutés et qui devaient aussi déclencher chez Freud (selon ses dires) la réflexion qui le conduira à comprendre la nature sélective-répressive et efficiente de l'inconscient, c'est-à-dire sa fonction active de défense (*Abwehr*), de résistance (*Widerstand*) et de rejet (*Abweisung*). Rappelons les données du problème. Un sujet hypnotisé à

<sup>30</sup> Pierre Janet, *L'Automatisme psychologique* [1889], éd. de la Société P. Janet, 1973, p. 53.

<sup>31</sup> Prenons l'exemple de la catalepsie, état dans lequel on peut imprimer au sujet une attitude (la colère, la piété...) en modelant sa posture corporelle. Rose (en état de catalepsie) à qui l'on demande « As-tu bien dormi cette nuit ? » répète « As-tu bien dormi cette nuit ? ». Elle a entendu la question, puisqu'elle la répète. Ce que montre cet exemple (parmi d'autres), c'est, dans la lignée de Maine de Biran, que « l'homme peut sentir et ne pas comprendre ses propres sensations » (*L'Automatisme psychologique*, p. 56).

<sup>32</sup> Janet place dans la main anesthésique de Marie (sous hypnose) un bouton de rose et la laisse quelques instants sans qu'elle puisse voir l'objet ; il lui demande si elle a quelque chose dans la main, elle répond négativement ; il retire le bouton de rose sans qu'elle s'en aperçoive, puis la réveille par application d'une plaque de fer qui lui rend la sensibilité tactile. Elle s'exclame alors : « Ah ! je me suis trompée, vous m'aviez mis dans la main un bouton de rose, où est-il ? ». L'enregistrement physiologique inconscient ne permet pas d'expliquer le souvenir de la sensation : si celle-ci n'a pas été éprouvée, elle ne peut être remémorée. Janet en déduit que la sensation a été consciente. Mais comment expliquer que Marie ne l'ait perçue apparemment qu'après coup, une fois éveillée ? Il faut supposer que la sensation initialement ôtée à la conscience s'est déplacée à un autre niveau de conscience. « Dans la suggestion d'anesthésie systématique, la sensation n'est pas supprimée et ne peut pas l'être, elle est simplement déplacée, elle est enlevée à la conscience normale, mais peut être retrouvée comme faisant partie d'un autre groupe de phénomènes, d'une sorte d'autre conscience » (*L'Automatisme psychologique*, p. 274).

<sup>33</sup> Janet suggère à Lucie pendant son sommeil de répondre à des questions, ce qu'elle fait, une fois éveillée, en écrivant sans interrompre sa conversation avec les gens. L'écriture étant signe de conscience comme la parole, l'hypothèse d'un jugement inconscient (sans conscience) semble infondée. Notons que Janet parle d'écriture automatique en précisant : « expression assez juste si l'on veut dire qu'elle est le résultat du développement régulier de certains phénomènes psychologiques, mais par laquelle il ne faut pas entendre, je crois, que cette écriture n'est accompagnée d'aucune espèce de conscience » (*L'Automatisme psychologique*, p. 239).

qui l'on enjoint d'accomplir un acte dans treize jours, exécute l'ordre sans se tromper de date, bien qu'il n'ait aucun souvenir de l'injonction. En l'absence de comptage, le treizième jour ne présente aucun caractère distinctif susceptible de provoquer une association latente. Janet en déduit que le sujet compte sans le savoir. « Ces phénomènes semblent appartenir à une conscience particulière au-dessous de la conscience normale de l'individu. Ce n'est pas là une explication sans doute, c'est la constatation d'un fait, si bizarre qu'il paraisse, et nous ne ferons que résumer ces observations en appelant désormais ces actes des faits subconscients, ayant une conscience au-dessous de la conscience normale [...] »<sup>34</sup>.

Si Janet parle d'inconscient au sens trivial (« on entend par acte inconscient une action ayant tous les caractères d'un fait psychologique sauf un, c'est qu'elle est toujours ignorée par la personne même qui l'exécute au moment même où elle l'exécute »<sup>35</sup>), il prend soin d'écartier l'hypothèse d'un mécanisme caché dans « quelque région obscure que la conscience ne connaît pas »<sup>36</sup> et emploie de préférence la métaphore stratigraphique du « sub-conscient »<sup>37</sup> qui désigne une conscience « au-dessous » de la conscience normale. Cette notion, relative et non absolue, renvoie à un état psychique à la fois sous-jacent (à la conscience vigile), décentré (par rapport à l'unité du moi) et réduit (par rapport aux capacités normales du sujet).

1° Sous-jacent. Les phénomènes de mémoire alternante, de dédoublement, de somnambulisme etc., révèlent une « existence seconde » ou un « moi secondaire », une « pensée subconsciente » ou même un « personnage subconscient »<sup>38</sup>. Le somnambule a une seconde vie distincte de la première et alternant avec elle, une vie qui n'est pas un sommeil opposé à la veille, mais un autre état de veille qui s'oppose à la veille ordinaire. Des caractères acquis dans les phases somnambuliques se conservent sous la conscience normale, à l'insu du sujet, et réapparaissent dans une nouvelle phase somnambulique (en même temps que le nom d'emprunt symbolisant éventuellement l'identité secondaire). Par ailleurs, le système des renvois, rémanences, échos, entre les niveaux de

---

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 258.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 222.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 329.

<sup>37</sup> Le substantif est à manier avec prudence. Janet lui-même y renoncera en 1927 (voir Y. Brès, *L'inconscient*, pp. 117-119).

<sup>38</sup> Janet, *L'Automatisme psychologique*, p. 262.

conscience montre que la communication entre les niveaux inférieur et supérieur n'est pas réciproque.

2° Décentré. L'unité de la personnalité subconsciente résulte d'un montage psychique décalé par rapport au centre psychique. Les images mnésiques qui d'ordinaire s'agrègent autour d'une image centrale, peuvent dans certaines conditions (sous l'effet de drogues notamment) se désolidariser et former des groupes psychiques fragmentaires : au lieu d'une seule mémoire, par exemple, on observera des mémoires alternantes. Chaque montage décentré constitue une personnalité secondaire (Lucie, par exemple, a trois personnalités). Un montage résulte d'une synthèse effectuée dans le passé et qui s'est conservée sous forme d'association. Les actes automatiques, se déroulant par concaténation, toujours dans le même ordre, sont semblables à des habitudes. La scène de communion de Léonie en état de catalepsie, déroule une suite de gestes s'enchaînant par association, dans une série ordonnée qui correspond à une ancienne synthèse.

3° Réduit. Les phénomènes d'inconscience ou d'automatisme échappent au contrôle du « moi » conscient. Pour le dire autrement, ils se produisent à l'écart de l'activité vigilante, unitaire, intentionnelle, ils trahissent une faiblesse de la « synthèse mentale », qui se traduit par un « rétrécissement du champ de la conscience » (anesthésie partielle, perception lacunaire, etc.). En effet, « quand l'esprit est normal, il n'abandonne à l'automatisme que certains actes inférieurs [...] mais il est toujours actif pour effectuer à chaque instant de la vie les combinaisons nouvelles qui sont incessamment nécessaires pour se maintenir en équilibre avec les changements du milieu »<sup>39</sup>.

L'*Automatisme psychologique* transcrit l'aperception kantienne dans le langage de la psychologie. Le sujet normal se caractérise par une activité synthétique qui lie le divers (les éléments psychiques) en une unité personnelle. La « synthèse » est un acte qui recompose les éléments à chaque moment de l'action. Précisons. C'est un acte de la volonté : là où la volonté faiblit, on observe une défaillance de la synthèse, une désagrégation du moi. À la différence de l'association qui est le règne de la répétition et de la régularité, c'est une activité créatrice, indispensable à l'adaptation vitale, à la « vie de relation ». À la suite d'Emile Boutroux (son maître à Normale et membre du jury de thèse), Janet pense

---

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 455.

qu' « être, c'est agir et créer, et [que] la conscience, qui est au suprême degré une réalité, est par là même une activité agissante »<sup>40</sup>. Pour Boutroux, « la volonté est l'acte de la personne qui, en vertu de sa supériorité, coordonne, organise, ramène à l'unité la multiplicité de ses manières d'être et la multiplicité des choses »<sup>41</sup>; et la conscience est plutôt « un acte » qu'« une fonction »<sup>42</sup>. Comme l'auteur de *La Contingence des lois de la nature*, Janet se réclame volontiers de Leibniz : « il y a un nombre infini de formes d'existence psychologiques, depuis celle qui ne contient qu'un seul fait isolé rudimentaire sans jugement et même sans personnalité jusqu'à la pensée de la monade supérieure dont parle Leibniz et qui représenterait en raccourci tout l'univers »<sup>43</sup>. Cette ontologie, Boutroux l'avait transposée dans une épistémologie antiréductionniste et antimécaniste qui posait l'esprit comme le pôle supérieur d'un relâchement progressif des déterminismes naturels : d'où le privilège d'un moi à la fois libre (volontaire) et qualitatif (créatif), idée qui inspira également Bergson, dans l'héritage « spiritualiste » de Maine de Biran, Ravaisson et Lachelier.

### *L'idéo-dynamisme*

Ce retour à Leibniz<sup>44</sup>, ou à un leibnizianisme revisité par le néo-kantisme, marque bien une rupture avec le dualisme cartésien. La réappropriation des phénomènes inconscients par la psychologie pure, contribue à complexifier la vision de l'esprit au détriment de la transparence à soi de la conscience. On renonce à penser l'esprit sur le modèle intellectualiste des idées claires et distinctes, au bénéfice d'une psychologie dynamique dans laquelle l'esprit a ses moments de tension et de détente, ses créations vivantes et ses thésaurisations. La synthèse en acte, constituante, qualitative et créatrice, se double, dans l'effectuation de son mouvement, d'une synthèse constituée avec des montages associatifs verrouillés et répétables. Mais la rupture avec le dualisme psycho-physiologique invitait nécessairement à repenser les mouvements

---

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 452.

<sup>41</sup> Emile Boutroux, *De la contingence des lois de la nature*, Paris, G. Baillière, 1874, p. 162.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 115. Depuis la publication de sa thèse en 1874, Boutroux s'était lié d'amitié avec le pragmatiste William James, dont Janet avait également lu les travaux de psychologie.

<sup>43</sup> Janet, *L'Automatisme psychologique*, p. 143.

<sup>44</sup> Colsenet avait déjà fait ce retour à Leibniz. Voir *Etudes sur la vie inconsciente de l'esprit*, p. 274.

du corps, externes ou internes, sans le recours initial à la physiologie. Janet résout ainsi la question : « si l'on fait naître dans l'esprit d'une personne un phénomène psychologique quelconque, une sensation, une hallucination, une croyance, une perception simple ou complexe, on provoque infailliblement un mouvement corporel correspondant »<sup>45</sup>. Le dynamisme idéo-moteur signifie que la représentation est l'élément intégré d'un tout, un branchement sur le corps, une mise en circuit.

Charles Renouvier avait auparavant formulé la loi dite du « vertige mental », selon laquelle « l'imagination de l'acte possible conduit à l'obsession, au vertige et finalement à l'acte »<sup>46</sup>. Selon le père du « néo-criticisme », il existe dans les organes une certaine tendance à l'initiative des mouvements lorsqu'ils ne rencontrent aucune inhibition mentale. La volonté est une fonction d'inhibition, capacité de suspendre la représentation d'un acte possible. Par conséquent, « la représentation qui se soutient de fait un temps suffisant produit tout l'effet qu'elle comporte pendant cette durée, et tant qu'il n'en survient pas une autre dont l'effet propre soit incompatible avec celui de la première »<sup>47</sup>. Le vertige est le « passage spontané de l'idée de la chute possible à l'idée et à l'acte de la chute réelle, lorsqu'il se produit un trouble passionnel qui empêche une volonté ferme de dominer les impressions subies mentalement »<sup>48</sup>. Renouvier classe dans les cas de vertige mental, « le magnétisme animal », « la monomanie des idées », la religion (« faites comme si vous croyiez, pliez la machine, disait Pascal »), la coutume et la mode, les croyances sociales, les phénomènes de masse. Le magnétiseur qui suggère les représentations chez le sujet hypnotisé, est semblable aux prophètes qui captent l'opinion des foules par le jeu « de la répétition et de l'imitation »<sup>49</sup>. « Il n'est donc pas besoin de se trouver à l'état d'hypnose pour subir l'empire de volontés étrangères »<sup>50</sup>.

Lecteur de Renouvier et des évolutionnistes, Edmond Colsenet échafaude une théorie de la vie inconsciente de l'esprit sur l'existence présumée de tendances au passage à l'acte, transmises héréditairement

---

<sup>45</sup> Janet, *L'Automatisme psychologique*, p. 450.

<sup>46</sup> Charles Renouvier, *Deuxième Essai de critique générale*, 2<sup>e</sup> éd. augmentée [1875], rééd. A. Colin, 1912, t. I, p. 277.

<sup>47</sup> *Ibid.*, t. I, p. 272.

<sup>48</sup> Charles Renouvier et Louis Prat, *La Nouvelle Monadologie* [1899], rééd. Fayard, 2004, p. 250.

<sup>49</sup> Renouvier, *Deuxième Essai de critique générale*, t. I, pp. 287-292.

<sup>50</sup> Renouvier et Prat, *La Nouvelle Monadologie*, p. 265. À la fin de sa vie, Renouvier se rallie à la théorie psychosociologique de l'imitation de Gabriel Tarde.

avec les qualités morales et physiques de l'être<sup>51</sup>, théorie qui s'oppose Hartmann et à sa conception « d'une activité universelle et unique, inconsciente et intelligente à la fois, et douée du pouvoir merveilleux de connaître l'avenir, véritable Providence immanente de chaque individu »<sup>52</sup>.

Mais c'est surtout l'école de Nancy qui répand en psychologie les notions de suggestion et d'idéo-dynamisme. Hippolyte Bernheim soutient que les signes cliniques obtenus par hypnose à la Salpêtrière n'ont aucune valeur, parce que le sommeil hypnotique est l'effet d'une suggestion. Les procédés techniques n'agissent sur le sujet que par l'idée associée à leur emploi. L'unique agent est une idée suggérée qui devient un acte, et l'hypnose n'est qu'un cas particulier de la suggestibilité, elle-même définie comme « l'aptitude du cerveau à recevoir ou évoquer des idées et sa tendance à les réaliser, à les transformer en actes »<sup>53</sup>. Selon la théorie de l'« idéodynamisme », « tout cellule nerveuse cérébrale actionnée par une idée, actionne les fibres nerveuses qui en émanent, et transmettent l'impression aux organes qui doivent la réaliser »<sup>54</sup>. L'école de Nancy applique cette théorie aux actes criminels (résultats d'un « entraînement suggestif »), aux « névroses collectives » et « épidémies nerveuses » (Ursulines de Loudun, convulsionnaires de Saint-Médard) ainsi qu'au fanatisme, religieux ou politique<sup>55</sup>.

L'idéodynamisme est au fondement de la théorie des « idées-forces » d'Alfred Fouillée<sup>56</sup>. L'idée n'est pas une représentation passive, mais une force, un commencement d'action<sup>57</sup> : le souvenir d'un combat tend mes muscles, l'idée que je me fais de mon « moi » fortifie ma personnalité, et bien d'autres exemples pourraient être cités. Pour Fouillée, comme pour Wundt, dont il s'inspire peut-être, la pensée n'est pas séparable du désir ou de la volonté (elles-mêmes similaires), ce sont des fonctions vitales : l'idée enveloppe une charge affective, c'est une

---

<sup>51</sup> Voir Colsenet, *Etudes sur la vie inconsciente de l'esprit*, p. 211.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 218.

<sup>53</sup> Hippolyte Bernheim, *De la Suggestion*, Paris, A. Michel, 1911, p. 18. Les idées résumées dans ce livre ont été soutenues bien des années auparavant.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 20

<sup>55</sup> Voir aussi le rôle de la suggestibilité dans *La Psychologie des foules* de Gustave Le Bon (Paris, Alcan, 1895).

<sup>56</sup> Alfred Fouillée, *La Liberté et le déterminisme*, Paris, Ladrangé, p. 277.

<sup>57</sup> Bernheim pense pour sa part que si l'on enregistrerait par un tracé les mouvements de notre corps pendant l'audition d'une valse, on trouverait l'ébauche chorégraphique de la danse. Une telle hypothèse entre en résonance avec ce que nous apprend de nos jours l'imagerie cérébrale.

sorte d'appétition. Par suite, il n'y a pas d'action extérieure qui ne provoque en nous une réaction interne sous forme d'impulsion ou d'aversion. À la conscience-reflet (Maudsley, Ribot), Fouillée substitue la conscience-action, c'est-à-dire une conscience efficiente, condition réelle du changement. Tout état de conscience est une force psychique. Une idée, loin de demeurer abstraite, tend à sa réalisation dès qu'elle est pensée, en passant du cerveau dans les organes<sup>58</sup>. Une action mentale qui se déploie tombe « sous les lois de la dynamique »<sup>59</sup> : « c'est une force qui doit se comporter comme les autres forces »<sup>60</sup>. Fouillée, qui applique, lui aussi, sa théorie aux phénomènes collectifs<sup>61</sup>, tempère la théorie de la suggestibilité pour mettre en valeur l'autonomie des idées-forces. L'hypnotisme n'est pas dû à une espèce de crédulité ou d'autosuggestion, dit-il, « c'est l'action sous la domination d'une idée qui est presque seule et qui, de plus, a été suggérée du dehors ; c'est l'idée-force introduite par le magnétiseur dans une conscience qui s'y absorbe tout entière »<sup>62</sup>. Ce phénomène ne se produit toutefois qu'à condition d'inhiber l'idée de la liberté. L'idée de la liberté et non « le pouvoir de résistance et de direction » en général, c'est-à-dire la volonté, car cette dernière peut se ramasser dans un conatus sans choix, comme cela se produit chez le cataleptique qui veut la sensation (vitale et appétitive) dans laquelle s'absorbe son esprit. Il y a bien dans l'état cataleptique une tendance de l'idée à sa réalisation, mais ce n'est pas « la tendance de l'idée d'activité personnelle à sa propre réalisation »<sup>63</sup>, qui, elle, éveillerait la volonté proprement dite et provoquerait la résistance du patient. On en déduit que l'automatisme et l'acte libre sont des applications différentes de la même loi des « idées-forces », dont la suggestion n'est qu'un cas particulier. Fouillée en tire une conséquence remarquable qui vaut pour tout le courant idéodynamiste : « En somme, loin d'être un phénomène

---

<sup>58</sup> Fouillée, *La Science sociale contemporaine*, Paris, Hachette, 1880, p. 117.

<sup>59</sup> Fouillée, *La Liberté et le déterminisme*, p. 96.

<sup>60</sup> *Ibid.*

<sup>61</sup> À l'échelle d'une société, la conscience nationale cristallise des sentiments qui se réalisent par des processus d'imitation, de compétition, de coopération et d'invention, sous l'effet d'entraînement des idées sociales (de liberté, de solidarité, d'égalité) jusqu'à former un « système de volontés » où l'action des sentiments de tous sur chacun de chacun sur tous produit ce que Fouillée nomme métaphoriquement « l'âme d'un peuple ». La société elle-même est définie comme « un organisme qui se réalise en se concevant et en se voulant lui-même » (*La Science sociale contemporaine*, p. 115). L'Humanité ou la République universelle, par exemple, tendra à se réaliser par le fait même de se penser comme idéal.

<sup>62</sup> Fouillée, *Psychologie des idées-forces*, Paris, Alcan, 1893, t. II, p. 367.

<sup>63</sup> *Ibid.*, t. II, p. 263.

exclusivement mécanique, l'hypnotisme est essentiellement une attitude mentale, une manière d'être anormale de la volonté, qu'on a plongée à tâtons dans une nuit artificielle, en ne lui laissant pour guide que la lueur de telle ou telle idée. L'"inconscient" est désormais chassé du domaine de l'hypnotisme, où on avait voulu lui élever des autels comme à un dieu inconnu. L'hypnose est un état de conscience où se réalise dans sa plénitude, le règne des idées-forces »<sup>64</sup>.

*L' « atelier de l'inconscient »*<sup>65</sup>

Habitudes, somnambulisme, suggestion... Tandis que ces phénomènes sont surreprésentés dans les théories ci-dessus exposées, n'est-il pas raisonnable de penser que l'inconscient déborde les actes automatiques et qu'on manque sa dimension originale en restreignant ainsi son domaine d'objectivité ? Sans aucun doute, mais il serait injuste de laisser croire que cette dimension a échappé aux psychologues et philosophes français de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, car les considérations sur la continuité de la vie affective et intellectuelle dans les phases de sommeil ne manquent pas, qui prouvent qu'on s'intéressait sinon à un « inconscient », du moins à l'activité inconsciente de l'esprit.

Commençons par rendre justice à la « théorie cérébrale » d'Auguste Comte, élaborée entre 1846 et 1850 et consignée dans le tableau des dix-huit fonctions du cerveau. Sorte de mise à jour des « rapports du physique et du moral » appuyée sur la phrénologie de Gall, cette théorie conforte la « prépondérance naturelle de l'affection sur la spéculation et l'action » qui sert d'assise à la religion de l'Humanité. La région affective du cerveau, explique Comte, est directement tournée vers le dedans et n'a de liens avec le dehors que par l'intermédiaire de la spéculation et de l'action. La vie affective, qui ne connaît donc pas les intermittences de la « vie de relation », est aussi continue que la « vie végétative ». Ainsi le dormeur n'est-il jamais « purement passif ». On sait que l'intelligence fonctionne quelquefois pendant le sommeil ; non pas certes la fonction dite de « contemplation » (synthétique ou analytique, relative aux êtres ou aux relations), mais la fonction de « méditation », celle qui opère les constructions subjectives, c'est-à-dire l'imagination.

---

<sup>64</sup> *Ibid.*, t. II, p. 370.

<sup>65</sup> L'expression est empruntée à un ouvrage plus tardif, qui mentionne Freud : Georges Dwelshauvers, *L'Inconscient*, Paris, Flammarion, 1916, p. 154.

« De là résultent les rêves, états passagers d'aliénation mentale, où, comme dans la folie, les impulsions subjectives prévalent involontairement »<sup>66</sup>. Si l'intelligence est en partie active dans nos rêves, il en va ainsi à plus forte raison de la vie affective qui est continue, si bien que pour Comte, « les rêves portent toujours l'empreinte des instincts dominants »<sup>67</sup>. Ceux qui dominent nos rêves sont les plus indépendants du milieu extérieur, à savoir les instincts de « conservation » qui, liés aux appareils organiques, ont une influence variable selon les espèces et, au sein de la même espèce, en fonction des sexes. Comte apporte une précision très suggestive en ajoutant que « la sexualité se trouve plus développée chez l'homme et la maternité chez la femme »<sup>68</sup>.

S'il est vrai que la référence à la sexualité demeure dans l'ensemble peu fréquente, psychologues et philosophes reconnaissent largement le travail souterrain des fonctions psychiques, et insistent tantôt sur la continuité des fonctions affectives, tantôt sur la conservation de l'activité opératoire. « Il y a toutes les raisons de croire que la pensée ne s'arrête jamais », écrit Colsenet<sup>69</sup>, intéressé par l'énigme de « ce travail latent dont le moi n'est pas toujours informé »<sup>70</sup>. Colsenet souligne l'action de l'imagination formatrice : « Les représentations acquises demeurent en l'esprit, mais non comme des matériaux inertes et immobiles ; un courant perpétuel les entraîne, tantôt brisant leur unité propre, tantôt les réunissant en de nouvelles synthèses [...] aussi parfois, lorsqu'elles reviennent à la conscience, y reparaissent-elles singulièrement modifiées et altérées »<sup>71</sup>. Les opérations intellectuelles aussi peuvent se poursuivre à l'insu du sujet. Jules Héricourt compare ingénieusement les suggestions post-hypnotiques à la remémoration volontaire différée des individus qui ont la faculté de se réveiller exactement à l'heure qu'ils ont fixée le soir avant de s'endormir : ce cas très courant « témoigne d'une activité remarquable du travail psychique inconscient, même dans le sommeil, et constitue un exemple frappant de la forme de la collaboration habituelle de l'inconscient avec le conscient [...] ». Autre fait bien connu : il arrive que, pendant le sommeil, les fils

---

<sup>66</sup> Auguste Comte, *Catéchisme positiviste* [1852], rééd. GF, 1966, p. 137.

<sup>67</sup> Comte, *Catéchisme positiviste*, p. 40.

<sup>68</sup> Comte, *Système de politique positive* [1851-1854], rééd. Paris, Société positiviste, 1929, t. IV, 239.

<sup>69</sup> Colsenet, *Etudes sur la vie inconsciente de l'esprit*, p. 148.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 95.

d'un problème compliqué se dénouent. Maudslay<sup>72</sup>, Colsonet, Dwelshauvers relatent ces illuminations nocturnes d'artistes (Goethe, Beethoven) ou de mathématiciens (Laplace, Poincaré). La question se pose de savoir si l'activité inconsciente est par elle-même créatrice, ou si elle ne fait que préparer ou relayer la production consciente. Pour Colsonet, l'absence de sensations libère l'activité psychique de ses entraves<sup>73</sup>. Bergson distingue dans l'esprit du dormeur une partie active, qui poursuit ses recherches « dans le subconscient » et le rêve lui-même qui « n'est guère qu'une résurrection du passé »<sup>74</sup>. Il attribue la cohérence apparente des rêves au travail de l'intelligence, « qui continue à raisonner, quoi qu'on en ait dit »<sup>75</sup> et tisse des significations par bricolage. Le relâchement de l'attention libère des souvenirs qui « se lèvent, [...] s'agitent, [...] exécutent, dans la nuit de l'inconscient, une immense danse macabre » dans l'ordre sélectif déterminé par les sensations périphériques (théorie classique<sup>76</sup> que Bergson préfère à l'hypothèse freudienne du refoulement, à laquelle il fait rapidement allusion<sup>77</sup>). Le relâchement de l'effort, la baisse de concentration<sup>78</sup> (notons la proximité de Janet) ont pour effet de libérer les images oniriques de leurs associations ordinaires, mais les souvenirs convoqués en rêve sont les plus insignifiants, « les souvenirs de distraction, qui ne portent pas la marque de l'effort »<sup>79</sup>. Nous voici loin de la psychanalyse, plus loin avec Bergson, d'ailleurs, qu'avec Comte !

---

<sup>72</sup> Cité par Colsonet, *ibid.*, p. 100.

<sup>73</sup> Signalons la réponse, plus tardive, de Dwelshauvers qui suppose le travail inconscient préparé « par une longue incubation consciente » : en bref, la conscience défriche le terrain, puis l'inconscient réorganise les matériaux et fournit à la conscience des inspirations, de nouveaux « points de départ » (*L'inconscient*, p. 161). L'image de l'incubation se trouve chez Ribot qui parle d'un travail souterrain « inconscient ou subconscient » dans le sentiment amoureux : le « coup de foudre » est précédé d'une période d'incubation pendant laquelle une disposition affective en germe évolue (*Essai sur les passions*, Paris, Alcan, 1907, p. 140).

<sup>74</sup> Bergson, « Le rêve » [1901], dans *L'Energie Spirituelle* [1919], rééd. PUF, Quadrige, p. 93.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>76</sup> Si pendant le sommeil, dit Descartes, nous sommes piqués par un moustique, nous rêvons que nous recevons un coup d'épée ; si nous sommes découverts, nous rêvons que nous sommes nus, etc. (Descartes, *Œuvres*, AT, t. XI, p. 198).

<sup>77</sup> Bergson, *L'Energie Spirituelle*, p. 107, note : « Il faudrait parler ici de ces tendances réprimées auxquelles l'école de Freud a consacré un si grand nombre d'études. A l'époque où fut faite la présente conférence, l'ouvrage de Freud sur les rêves avait paru, mais la "psychoanalyse" était très loin de son développement actuel ».

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 108.

Néanmoins, Nicolas Vaschide, élève de Wundt et de Binet, n'hésite pas à présenter « le D<sup>r</sup> Freud de Vienne » comme un continuateur d'Alfred Maury, par « l'analyse ingénieuse de ses rêves et la documentation si délicatement enregistrée de son matériel »<sup>80</sup>. Le domaine des rêves avait été largement exploré avant les années 1890 par des psychologues tels que A. Lemoine, P.-L. Tissié, M. Simon, et bien sûr Taine et Maury.

Il faut revenir à présent à Pierre Janet, qui attribue au niveau subconscient une influence sur la vie psychique du sujet, et prend connaissance, avant Breuer et Freud<sup>81</sup>, de l'origine traumatique de symptômes névrotiques. Le cas de Marie est resté célèbre. Cette jeune femme hystérique de 19 ans qui se prétend aveugle de naissance de l'œil gauche, n'était pas atteinte de cécité à l'âge de cinq ans ; c'est ce que Janet apprend en remontant dans le passé de sa patiente sous hypnose. L'événement se produisit lorsqu'à l'âge de six ans elle fut forcée de coucher à côté d'un enfant de son âge qui avait de la gourme (impétigo) sur tout le côté gauche de la face. Marie eut des plaques de gourme à la même place qui disparurent puis réapparurent plus tard accompagnées d'une anesthésie du côté gauche et d'une cécité de l'œil gauche. Janet guérit sa patiente par reviviscence émotionnelle sous hypnose. Selon Janet, une idée subconsciente non seulement subsiste, mais se développe ici à l'insu du sujet. À côté des synthèses rigidifiées, Janet admet donc la possibilité d'une évolution pathologique souterraine, sans toutefois en inférer une légalité subconsciente.

L'inconscient affectif acquiert un statut positif dans le livre d'Albert Bazaillas, *Musique et inconscience. Introduction à la psychologie de l'inconscient* (Alcan, 1908). Bazaillas s'inspire de Schopenhauer pour qui la musique n'a pour objet que l'activité des

---

<sup>80</sup> N. Vaschide, *Le Sommeil et les Rêves*, édition posthume, Paris, Flammarion, 1911, p. 135. Quant à la probité scientifique de Freud, on excusera volontiers un auteur disparu en 1907 et on lira Jacques Bénesteau, *Mensonges freudiens. Histoire d'une désinformation séculaire*, Mardaga, 2002.

<sup>81</sup> La catharsis thérapeutique était pratiquée depuis 1860 environ et le rôle pathogène des événements de l'enfance ou des souvenirs traumatisants était connu (Pierre Briquet, Moriz Benedikt, etc.). On entend dire parfois que Breuer avait étudié dès 1880-1882, le cas d'Anna O., *alias* Bertha Pappenheim, mais il faut préciser que le cas ne fut rapporté que treize années plus tard, dans les *Etudes sur l'hystérie* et que l'ouvrage de 1895 ne fait en pratique aucune place à l'enfance dans l'étiopathogénie de l'hystérie (le dossier clinique d'Anna O., retrouvé dans les années 1970, révèle d'ailleurs que ni l'enfance, ni la catharsis, ni la vie sexuelle de la malade n'étaient mentionnées). Je remercie Jacques Bénesteau et Isabelle Saillot pour les compléments d'information.

sentiments et pour but que de suivre cette activité dans ses variations. La musique n'est pas un langage, elle nous met en présence de l'émotion « à l'état naissant »<sup>82</sup>. Selon Bazaillas, « nous portons au fond de nous une réalité ondoyante et éphémère, un monde mouvant, divers, inconnu, où, par instant, et par places, apparaît la conscience »<sup>83</sup>. Cette théorie qui voit dans la conscience « une sorte d'exégèse intérieure qui fait momentanément passer la synthèse primitive à l'état d'une activité qui se sait »<sup>84</sup>, n'est pas nouvelle. Elle relève d'une psychologie évolutionniste en vogue pour laquelle l'inconscient est le dépôt d'une nature essentiellement active, dynamique, qui fait des essais à profusion. L'inconscient est la synthèse primitive de ces tendances qui n'ont pas forcément abouti à un résultat satisfaisant au plan adaptatif. De là son irrationalité, sa créativité mythologique, qui subsiste malgré le refoulement que lui fait subir la conscience rationnelle ou qui se transforme sous l'effet de sa pression. Ainsi les rêves sont-ils des messages affectifs provenant de la vie subliminale. Contre l'hypothèse d'une cérébration inconsciente et d'un pur mécanisme, d'une part, contre l'idée d'une conscience atténuée ou semi-conscience, d'autre part, Bazaillas définit l'inconscient comme le propre d'un moi hétérogène, une dérivation de l'élément affectif, ou « une conscience affective à l'état libre, détachée de tout schéma moteur »<sup>85</sup>, qui réalise la transition entre la vie cosmique et la vie intellectuelle. Ce continuisme n'est pas, là encore, sans rappeler Leibniz, mais se rattache plus nettement sans doute à la *Naturphilosophie*.

### Lectures françaises de Hartmann

Nous avons fait allusion à l'aperception transcendantale : « Je pense » doit accompagner toutes mes représentations, faute de quoi, précisait Kant, ou bien la représentation serait impossible, ou bien elle ne serait rien pour moi. Raisonnement par l'absurde qui, pris à la lettre, laisse entrevoir la possibilité, précisément, d'une représentation inconsciente. Kant décrit ailleurs les phénomènes d'inconscience et les représentations obscures qui influencent secrètement nos jugements<sup>86</sup>. Si

---

<sup>82</sup> A. Bazaillas, *Musique et inconscience*, p. 86.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 299.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 289.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 239.

<sup>86</sup> Kant, *Anthropologie au point de vue pragmatique*, §5 (« Des représentations que nous avons sans en être conscients »).

Eduard von Hartmann se réfère à ces textes, il faut mesurer le chemin qui l'éloigne de Kant. Cette trajectoire passe par les post-kantiens et la philosophie de la Nature. Alors que la « méthode sceptique » de Kant barrait l'accès à l'absolu, c'est au contraire dans sa direction que Fichte, Hegel et Schelling ont infléchi la philosophie allemande, en cherchant tour à tour la bonne formule - l'énoncé positif, affirmatif - de l'unité interne du sujet et de l'objet, du moi et du monde, de la nature et de la liberté. Ce dépassement, qui représentait un tournant spectaculaire, est à l'origine de la philosophie allemande de l'inconscient.

Schelling part du problème de l'expansion du Moi légué par Fichte. L'absolu subjectif qu'est le Moi implique la conscience de soi, or toute conscience est limitée et conditionnée puisqu'elle suppose un « non-moi ». Le Moi, dit Schelling, devient objet à soi-même en tant que limité dans son activité, mais l'activité (*Tätigkeit*) est en elle-même illimitée. Le Moi est plus ancien que la conscience, il commence par être une activité inconsciente (*bewusstlos*) et synthétique. « Celui [...] pour qui il n'y a nulle part quelque chose d'inconscient en aucune activité de l'esprit et pour qui il n'y a aucune région en dehors de celle de la conscience, comprendra aussi peu la manière dont l'intelligence s'oublie dans ses produits que celle dont l'artiste peut se perdre dans son œuvre<sup>87</sup> ». La conscience dérive d'un fond inconscient dans lequel le Moi, encore impersonnel, résout son conflit constitutif, dans lequel autrement dit, il n'y a pas encore de liberté authentique ni d'objet conscient. Cet absolu, que la conscience ne peut épuiser, n'est pas objet de connaissance, c'est la condition de l'agir, le fondement de l'objectif et du subjectif dont la conscience va découvrir la bipolarité. Or la même activité productrice est à l'œuvre dans la nature et dans l'esprit. La nature est le double inconscient de l'esprit et son arrière-plan primitif. Ainsi que l'explique Jean-Marie Vaysse, « la philosophie de la nature fait du réel le principe génétique de l'idéal et va de l'inconscient vers la conscience, la philosophie transcendantale ressaisit le réel dans l'idéal et pense la nature comme reflet de l'activité spirituelle<sup>88</sup> ». Mais dans ce contexte, le transcendantal n'a plus de rapport direct avec l'approche kantienne du même nom. Il s'agit d'une déduction calquée sur un processus, sur une production au terme de laquelle, une fois dépassées les tendances

---

<sup>87</sup> Schelling, *Système de l'idéalisme transcendantal*, tr. fr. Louvain, Peeters / Paris, Vrin 1978, p. 86.

<sup>88</sup> Jean-Marie Vaysse, *Inconscient et philosophie*, Paris, Bordas, 2004, p. 129.

naturelles, l'esprit se révèle à lui-même comme conscience subjective et libre. La liberté procède ainsi de la nécessité, laquelle ne lui est donc pas absolument étrangère, mais se présente à elle comme l'inconscient par rapport au conscient et au vouloir, « un inconscient (*ein Bewusstloses*) grâce auquel la réussite extérieure de toutes les actions doit être assurée »<sup>89</sup>. L'œuvre d'art réalise l'unité du conscient et de l'inconscient pour un Moi lui-même conscient, tandis que la nature organique présupposait cette synthèse sans qu'on eût le droit de parler à son sujet de production finalisée : la nature va de l'inconscient vers le conscient ; l'art fait retour vers l'inconscient et porte en lui ce don, cette « poésie », qui relève de la généreuse production de la nature.

L'histoire des filiations qui mènent de Schelling à Hartmann en passant par Schopenhauer, Carus, Fechner, pour ne citer que les noms célèbres, reste à écrire. Le cas de Carus offre un bon exemple du rapport à l'embryogénie des philosophies qui recherchent un principe de vie unique et immanent, tel qu'il coïncide avec la nature elle-même, objet de science. Pour Carus, la vie sous toutes ses formes est commandée par un principe psychique qu'il nomme Idée et qui anime la nature de l'intérieur, présidant à la formation et au développement des organismes et « systèmes » particuliers. Or l'Idée, qui détermine jusqu'à l'articulation des formations physiques, agit dans le règne de l'inconscient (*das unbewusste Walten*). Lieu d'intersection du proche et du lointain, du passé et de l'avenir, l'inconscient permet de rendre compte des liaisons qu'étudie la science : sa face « prométhéenne » s'exprime dans l'anticipation germinative des schémas de développement de l'embryon, et sa face « épiméthéenne », dans la conservation héréditaire du passé. Le présent, quant à lui, n'est accessible que par la conscience, laquelle ne peut se développer que grâce au système nerveux et replonge périodiquement dans l'obscurité de l'inconscient.

### *Un succès de librairie*

Fils unique d'un général d'artillerie, Eduard von Hartmann (1842-1906) est né à Berlin. Lycéen, il s'intéresse aux mathématiques et à la physique, se passionne pour le dessin et la musique, mais délaisse les études classiques, à l'exception de Thucydide et de Sophocle qu'il lit

---

<sup>89</sup> Schelling, *Système de l'idéalisme transcendantal*, p. 233.

volontiers. En 1858, il entre au régiment d'artillerie de Berlin, pour y faire sa période de volontariat. Il y reste quelques années puis doit abandonner la carrière militaire à cause d'un accident au genou ayant entraîné des complications. Après avoir hésité entre la musique et la philosophie, il opte pour la philosophie, découvre Schopenhauer en 1863, puis Schelling et Hegel (voir *Über die dialektische Methode*, 1868, et *Schellings positive Philosophie als Einheit von Hegel und Schopenhauer*, 1869). De 1864 à 1867, il travaille à son grand œuvre, *Philosophie des Unbewussten*, qui paraît pour la première fois en 1869<sup>90</sup>. En 1871, il épouse Agnès Taubert, qui fut une prosélyte de la cause du pessimisme. Quelques années plus tard, il se remarie avec la fille d'un commerçant de Brême. Fort de son succès, mais s'estimant incompris, notre autodidacte rédige d'autres ouvrages qui seront jugés moins originaux par la critique : *Die Selbstersetzung des Christentums und die Religion der Zukunft*, en 1874<sup>91</sup> ; *Wahrheit und Irrthum im Darwinismus*, en 1875<sup>92</sup> ; *Neukantianismus, Schopenhauerianismus und Hegelianismus in ihrer Stellung zu den philosophischen Aufgaben der Gegenwart*, en 1877 ; *Zur Geschichte und Begründung des Pessimismus*, en 1880.

On est loin d'imaginer aujourd'hui l'événement que représenta dans le monde intellectuel allemand la parution en 1869 de la *Philosophie de l'Inconscient*. On sait que même Nietzsche fut un moment séduit, quoique ce sentiment dût bientôt céder la place à l'agacement et à l'invective. La *Philosophie de l'inconscient* connaît dix rééditions en l'espace de deux décennies. Il est vrai que depuis plusieurs années, on assistait en Allemagne au recul des systèmes de métaphysique, occultés par l'essor des doctrines scientifiques et notamment des théories physiologiques. On pouvait ressentir l'impression d'un divorce désormais inéluctable. En réunissant « Phénoménologie » et « Métaphysique de l'Inconscient », la *Philosophie de l'inconscient* semblait sceller – de

---

<sup>90</sup> Traduction de Désiré Nolen, *Philosophie de l'inconscient*, Paris, G. Baillière, 1877, 2 volumes. Cet ouvrage devrait être prochainement réédité chez L'Harmattan.

<sup>91</sup> Traduction de Jean-Marie Paul : *L'Autodestruction du christianisme et la religion de l'avenir*, Presses Universitaires de Nancy, 1989. Le lecteur désireux d'approfondir pourra se reporter à l'excellente introduction de Jean-Marie Paul.

<sup>92</sup> Traduction de Georges Guéroult : *Le Darwinisme, ce qu'il y a de vrai et de faux dans cette théorie*, Paris, Germer Baillière, 1877. Le contexte philosophique, éditorial et politique des traductions françaises de Hartmann est abordé par Michel Espagne dans *En deçà du Rhin. L'Allemagne des philosophes français au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Cerf, 2004 (voir en particulier p. 286 et p. 306).

manière talentueuse, sinon originale<sup>93</sup> - la réconciliation des sciences et de la métaphysique.

Le traducteur, Désiré Nolen, a restitué le contexte dans un passage de sa préface qui mérite d'être cité assez longuement :

« Depuis que la grande voix de Hegel et de Schelling avait cessé de se faire entendre, il semblait que la parole ne fût plus en Allemagne qu'aux sciences de la nature. Et la popularité tardive, mais relativement restreinte de l'école de Schopenhauer, était due en partie à ce qu'elle s'écartait moins que les autres des méthodes et des conclusions de la science positive [...] On revenait à Kant pour lui emprunter des raisons nouvelles de renoncer à la métaphysique ; et le culte que les savants, comme Du Bois-Reymond, Helmholtz, Wundt, témoignaient pour cette grande mémoire était autant l'expression d'une incurable défiance pour la spéculation que d'une vive admiration pour la doctrine critique [...] Au milieu de ce découragement ou de cette impuissance des intelligences métaphysiques, un homme de vingt sept ans, à peine connu du public lettré par un essai sur la méthode dialectique de Hegel, vint tout à coup lancer, en 1869, avec la confiante témérité de la jeunesse, le livre qui devait secouer l'indifférence générale, enflammer la curiosité spéculative des uns, braver le scepticisme et la raillerie des autres, provoquer enfin le réveil de l'activité métaphysique, je veux dire la philosophie de l'Inconscient. Ce fut d'abord un étonnement universel. Puis à la surprise succédèrent, ici l'admiration, ailleurs la critique passionnée. Ce qui est plus remarquable, c'est que l'effet ne se borna pas au public habituel des universités ; mais que le grand public, les hommes et les femmes, dévorèrent avec un égal empressement le livre nouveau. La presse de tous les partis dut se faire l'écho de l'émotion unanime. Il est curieux de suivre dans les feuilles littéraires ou politiques du temps l'expression des sentiments et des jugements des différents partis. Libéraux, protestants, catholiques, tous s'accordaient à louer chez le jeune auteur l'art de la composition et du style, la clarté et la franchise du langage, la verve de l'esprit, l'éclat de l'imagination, la finesse de l'observation psychologique, la pénétration et la vigueur de l'argumentation, enfin la richesse de l'érudition tout à la fois philosophique et scientifique. À ceux qui ne connaissaient que la philosophie des écoles, et pour qui le mot de métaphysique était synonyme d'abstractions à priori, de subtilités

---

<sup>93</sup> Yvon Brès parle à juste titre de « syncrétisme métaphysique » (*L'inconscient*, p. 60).

dialectiques, d'aridité scolastique, le livre nouveau révélait la possibilité et affirmait l'existence d'une philosophie toute pénétrée du souffle de la science et de la vie, à laquelle rien de la nature et de l'homme ne demeure indifférent et étranger, et qui, sans dédaigner le passé sait être équitable et sympathique au présent. Les revues théologiques se réjouissaient de voir affirmer sous le nom d'Inconscient, une sagesse toute puissante qui semble bien plus se rapprocher du théisme chrétien que de la logique inflexible de l'Idée hégélienne. Elles saluaient comme une manifestation providentielle le triomphe d'un pessimisme qui enseigne avec le christianisme la vanité et le néant de la vie. Les politiques radicaux étaient frappés de considérations sociales auxquelles l'auteur s'abandonne volontiers, et lui savaient gré d'insister sur le dogme de la solidarité universelle ; les libéraux constitutionnels appréciaient surtout en lui le sens de la tradition historique et les préférences monarchiques. Les feuilles purement littéraires étaient sensibles à la poésie et à la vie, répandues sur la nature entière par une philosophie qui prête à tout l'activité et la pensée aux boutades humoristiques, aux fines analyses qui abondent dans les chapitres de l'amour et du pessimisme »<sup>94</sup>.

*Une épopée métaphysique d'outre-Rhin...*

Qui est Désiré Nolen ? Né en 1838, il entre à l'Ecole normale supérieure en 1858. Après avoir enseigné la philosophie dans plusieurs lycées (Carcassonne, Nevers, Châteauroux, etc.), il obtient un congé pour études. En 1875, paraît sa thèse : *La critique de Kant et la métaphysique de Leibniz : histoire et théorie de leurs rapports*. Il est chargé de cours (en 1876) et professeur (1878) à la Faculté des Lettres de Montpellier, puis occupe à partir de 1881 des fonctions de Recteur (académie de Douai, puis de Besançon). Sa traduction de Hartmann est publiée en 1877, tandis que Lionel Dauriac, qui projetait de son côté une traduction, a dû y renoncer. Il meurt en 1904. Dans sa thèse, Nolen oppose les successeurs allemands de Kant au criticisme. Schopenhauer qui entend par volonté « aussi bien l'activité inconsciente des forces matérielles ou de la vie organique, que l'activité réfléchie, celle qu'on désigne d'ordinaire sous le nom de volonté », s'éloigne de Kant en tentant de saisir « le secret et la raison dernière de toutes les puissances de la

---

<sup>94</sup> D. Nolen, « Introduction du traducteur », t. I, pp. V-VIII.

nature »<sup>95</sup>. Nolen développe – avant Delbos et Eric Weil – une interprétation qui met au centre du système kantien la philosophie pratique. Mais surtout, l'idée kantienne de liberté – également chère à Barni et à Renouvier – s'oppose par avance à l'égoïsme du vouloir-vivre : le traducteur de Hartmann est donc loin d'être un thuriféraire de l'école pessimiste !

Avant la traduction de Nolen, c'est un compte rendu de Charles Secrétan qui attire l'attention sur Hartmann<sup>96</sup>. Les principaux représentants des différents courants philosophiques français réagissent en chaîne, prenant au sérieux cette « philosophie de l'Inconscient ». À lire ces commentaires assez longs, argumentés, parfois détaillés et souvent passionnés, on s'aperçoit que cette doctrine était perçue comme lourde d'enjeux. Il faut dire que sa diffusion française coïncide avec le premier mouvement de commentaires et traductions de l'œuvre de Schopenhauer<sup>97</sup>. Cette conjonction contribue à forger l'image d'une philosophie allemande cohérente dans ses tendances, qui va servir de repoussoir à une philosophie française qui, en ces temps d'humiliation nationale, cherche aussi à marquer son identité. De sorte que si l'on reconnaît à Hartmann certaines qualités (érudition, hardiesse, finesse d'observation), on voit essentiellement dans sa philosophie un spécimen de « la tentation qui porte tout esprit allemand, quand il est en possession d'une idée juste, à en tirer un système métaphysique » (Victor Brochard<sup>98</sup>). « Avec Hartmann, la théorie de l'inconscient proprement dit abandonne le terrain de la physiologie et de la psychologie pour se perdre complètement, à la suite de Schelling, dans le domaine de la métaphysique » (Léon Dumont). « La métaphysique de l'inconscient appartient essentiellement à l'Allemagne : le livre, j'allais dire le poème, de M. de Hartmann, est la dernière des grandes épopées métaphysiques d'outre-Rhin » (Alexis Bertrand). On y voit un système fondé sur des principes arbitraires (Elme Caro, Adolphe Franck), « une philosophie obscure dans son principe, trop claire dans ses conséquences » et extrêmement « antipathique à l'esprit français » (Caro), une interprétation

---

<sup>95</sup> D. Nolen, *La critique de Kant...*, Paris, Germer Baillière, 1875, p. 446.

<sup>96</sup> *Compte rendu des principales publications scientifiques de l'étranger*, Lausanne, avril et juillet 1872.

<sup>97</sup> Voir notamment Théodule Ribot, *La Philosophie de Schopenhauer*, Paris, Germer Baillière, 1874.

<sup>98</sup> *Compte rendu du livre de Colsenet*, paru dans la *Revue philosophique* de 1881, t. I (p. 175).

des faits « souvent aventureuse » (Fouillée). Les critiques affluent de toutes parts, aussi bien du spiritualisme (des dissidents de l'éclectisme cousinien) et du « néo-criticisme » que du positivisme. On ne peut donc pas dire qu'il s'agisse d'une réaction unanimement scientiste contre une métaphysique jugée obsolète (ce sera la position, assez isolée finalement, des positivistes). Le nerf de la critique est bien plutôt à chercher dans les points capitaux du système de Hartmann : déterminisme, panthéisme, pessimisme caractérisent un style de pensée qui s'oppose radicalement au rationalisme cartésien et à l'optimisme des Lumières dont les intellectuels français se sont faits les dépositaires dans leur projet commun de terminer la Révolution française. L'affirmation de la liberté va de pair avec une valorisation à la fois psychologique et morale de la conscience, les faits inconscients étant conçus non pas comme l'origine du Moi volontaire, le fonds primordial, mais plutôt des variations pathologiques ou des dégradations de celui-ci, qui l'éclairent à contre jour. L'avènement d'une ère de l'individu, la crainte des forces anonymes liée au siècle des révolutions, le sens laïque de l'effort et du devoir, l'espoir kantien d'une société démocratique et rationnelle, le postulat d'un Dieu personnel juge des mérites de chacun, paramètrent lourdement la réception de cette « philosophie de l'Inconscient ».

Il faut dire que la représentation de l'Allemagne qui avait nourri l'imaginaire romantique s'est inversée après 1870. À la fiction poétique d'un peuple rêveur popularisée par Madame de Staël s'est substituée l'image inquiétante d'une nation militarisée et disciplinée. Renouvier donne le ton en interprétant « l'esprit germanique » à travers la doctrine de Hegel qu'il considère comme un organicisme oppressif, ce qui lui permet de valoriser par contraste « l'esprit latin » et la tradition de pensée française qui lui correspond<sup>99</sup>. L'annexion française du criticisme permet d'opposer la philosophie morale de Kant - centrée sur la conscience individuelle et le droit - au « darwinisme politique » et aux visées hégémoniques prussiennes. Renouvier appelle « races » simplement « des peuples qui possèdent une culture et des habitudes ou traditions communes entre eux » et utilise l'expression de « races éthiques » pour désigner des regroupements volontaires motivés par des aspirations communes. C'est sur ces bases qu'il compare l'esprit germanique et l'esprit latin. La supériorité de l'esprit germanique tient selon lui en

---

<sup>99</sup> Voir Charles Renouvier, « L'esprit germanique et l'esprit latin », *La Critique philosophique*, 1872, t. I, pp. 161-169.

quatre points. 1° Le sentiment apparent du devoir, absent dans les relations extérieures, ou plutôt l'esprit réel de discipline, bien différent de l'impératif catégorique ; 2° l'opposition au catholicisme, par laquelle l'Allemagne échappe à des « vices mortels » ; 3° l'esprit éclairé et cultivé des femmes allemandes, représentatives des vertus de l'éducation protestante ; 4° un mouvement littéraire guidé par la raison (Goethe, Schiller). À son passif, l'esprit germanique entretient le culte de la force et du destin sous des formes variées : dogme religieux de la « grâce nécessitante » et de la « prédestination gratuite », doctrine philosophique de l'émanation, déterminisme historique, à quoi Renouvier ajoutera bientôt le pessimisme d'un Schopenhauer (qui infeste la littérature française !). En contrepoint, Renouvier prononce un plaidoyer – assez artificiel – en faveur de la tradition latine. Au plan dogmatique et religieux, il évoque « une certaine modération spéculative » qui tempère l'usage des idoles ontologiques. Au plan philosophique, il allègue la résistance de Descartes et de Malebranche aux illusions de l'Infini et de la Substance, la critique de l'esprit de système par Bayle et Condillac, et enfin la récusation de toute cette spéculation métaphysique transcendante par les Anglais et les Ecossais, considérés comme les alliés de l'esprit français. En quelques années, Renouvier va intégrer sa lecture des auteurs allemands à une vision d'ensemble de l'histoire de la philosophie où la nationalité philosophique se subordonne à une typologie plus générale et systématique, fondée sur l'opposition récurrente entre deux familles spéculatives, la « doctrine de la Chose » et la « doctrine de la Conscience ». Dans cette typologie, Hartmann est emblématique des philosophies monistes et la manière dont il s'y prend pour faire dériver la conscience de l'Inconscient baptisé l'Un-Tout, l'inscrit dans la tradition de l'émanatisme néoplatonicien, du Logos johannique, du panthéisme spinoziste, de l'historicisme hégélien, de l'évolutionnisme d'un Spencer et du matérialisme d'un Haeckel. Il est probable que certains de ces rapprochements visent juste (Hartmann en revendique certains), mais ce que l'on retiendra surtout, c'est que ce sont les conséquences morales qui interviennent au premier plan<sup>100</sup>.

---

<sup>100</sup> Voir Renouvier, *Esquisse d'une classification systématique des doctrines philosophiques*, Paris, Bureau de la Crit. Phil., 1885-1886, t. I, p. 466-467 ; t. II, pp. 250-252 ; et *Philosophie analytique de l'Histoire*, Paris, E. Leroux, 1897, t. IV, p. 418 : « Ed. von Hartmann s'est définitivement éloigné du point de vue moral de Kant [...] ».

## Extrapolations scientifiques ?

Comme le souligne Jean-Marie Paul, « Hartmann ne fait que transposer dans l'inconscient l'idée d'un créateur dont la sagesse organise l'univers, ou encore celle d'une finalité inhérente à la création, qu'elle soit d'origine divine ou naturelle »<sup>101</sup>. Dans cette sorte de cosmogonie panthéiste que Renouvier assimile (à tort ?) à un matérialisme déguisé, l'activité organique dérive déjà de l'opposition des fonctions de l'Inconscient ou du conflit des forces dans la nature. Comme tous les individus, atomiques ou organiques, sont des fonctions, leur opposition engendre partout une vie psychique. Il y a une activité psychique dans la plante et une « pulsion de beauté » (*Schönheitstrieb*) dans le règne végétal. Les plantes possèdent une forme de conscience, quoique moins riche que la nôtre, du fait de la moindre complexité du tissu cellulaire. En effet, il n'y a pas de degré dans la conscience : elle est ou elle n'est pas ; le contenu est ce qui diffère, de la conscience à la conscience de soi, de la conscience de la personnalité à la pleine conscience de soi. Seul l'Un-Tout (*All-Einheit*) n'est pas conscience, parce qu'en lui le conflit des forces est annulé.

Ainsi l'activité réflexe est-elle déjà psychique par elle-même. Mais la réaction de la volonté, ou « résultat du processus réflexe envisagé par le dedans », ne devient consciente qu'avec la comparaison et la réflexion. Le passage de l'excitation à la réaction, du motif à la volonté, soulève un problème que le mécanisme ne sait pas résoudre : comment la sensation peut-elle déclencher la volonté ? Hartmann résout le problème grâce à une finalité inconsciente qui s'atteste dans les réflexes, les actes curatifs du vivant ou encore l'instinct, qu'il définit comme « un vouloir conscient du moyen propre à réaliser une fin voulue elle-même sans conscience »<sup>102</sup>. Dans cette perspective, commente Ribot, « la finalité n'est donc pas quelque chose d'extérieur à l'être, à lui surajouté, elle est immanente »<sup>103</sup>. Hartmann développe effectivement une téléologie immanente contraire à la thèse d'une finalité externe d'origine surnaturelle et providentielle. En ce sens, c'est l'individu lui-même qui

---

<sup>101</sup> Introduction de J.-M. Paul à Hartmann, *L'Autodestruction...*, p. 50.

<sup>102</sup> Hartmann, *Philosophie de l'inconscient*, tr. fr. D. Nolen, t. I, p. 99. En allemand : *der Instinct ist bewusstes Wollen des Mittels zu einem unbewusst gewollten Zweck*. Plus haut, Hartmann insistait davantage sur le « faire » que sur le « vouloir » : *Instinct ist zweckmässiges Handeln ohne Bewusstsein des Zweckes*.

<sup>103</sup> Ribot, *La Philosophie de Schopenhauer*, p. 156.